

Égypte. Croisière sur le Nil

17-31 août 1997

Provenance : Belgique

Notre guide : ESSAM Hassan El Guedally

Notre bateau : El Tarek.

L'arrivée. Dans le bus qui nous conduisait de l'aéroport notre bateau, à 03h00 du matin, on traversait les rues animées où les gens allaient et venaient comme en plein jour. Les voitures roulaient comme en désordre, sans tenir compte des feux de signalisation. Mais, chose étrange, on ne percevait ni agressivité ni nervosité excessives dans cette agitation. On croisait des calèches tirées par des ânes, chargées de toutes sortes d'objets. Au coin des rues des gens causaient dans un naturel déconcertant. On dit qu'au Caire, les gens vivent la nuit en période de fortes chaleurs.

Le matin, au lever du jour, nous avons constaté que les rues étaient toujours remplies de charrettes. Cette fois-ci, elles transportaient des pastèques, des légumes et des marchandises de diverses natures. Elles se dirigeaient vers des petits marchés ou des points de ventes sur les trottoirs, etc.

Mon premier contact avec la réalité de l'histoire de l'Égypte ancienne a eu lieu ce matin de notre arrivée, après trois heures seulement de mauvais sommeil sur le bateau El Tarek.

*

À Memphis, le colosse couché de Ramsès II que je voyais en plongée du haut de la rampe m'a donné une impression indéfinissable de tournoiement et de vertige. Ce sentiment a atteint son point culminant à Guizeh, devant les pyramides de Khéops, de Khéphren et de Mykérinos, et un peu plus devant le Sphinx. Là, c'est l'idée de la relation de l'homme à la mort qui s'impose. Et, en même temps, celle de la grandeur et de l'éternité. Les hommes qui ont construit ces incroyables monuments ont voulu qu'on se souvienne d'eux. Et ils ont réussi ! Car, cinq mille ans après leur passage, on vient du monde

entier s'émerveiller devant les traces qu'ils nous ont laissées. Je vois dans cette affluence une sorte de religion, une manière de vénérer encore les pharaons. Oui. Voir, regarder, contempler ne sont plus dans ce contexte des gestes mécaniques. C'est la Prière à l'état originel adressée à la Beauté, à l'Éternité.

*

À Saqqara, de la pyramide à degrés de Djoser, on aperçoit au loin, sur le site de Dachou, deux pyramides construites par le père de Khéops. Pour le moment, les visites sont interdites, les fouilles étant encore en cours. Le guide nous apprend qu'il y a quelques années, on a trouvé dans une des pyramides, dans la chambre funéraire, parmi les objets qui accompagnaient le défunt, des graines d'orge. Pour l'expérience, on a laissé tremper dans l'eau quelques graines pendant quelques jours, et puis on les a enterrées. À l'étonnement de tous, elles ont germé ! Cinq mille ans après la récolte, ces graines étaient toujours vivantes ! Ou plus exactement, elles contenaient toujours la vie en elles. Devant cette extraordinaire découverte, on peut se demander quelle part d'éternité l'homme possède en lui. En est-il conscient ?

*

Au Musée pharaonique du Caire, le mardi matin, nous avons découvert la collection la plus importante du monde en art pharaonique. Comme il nous était impossible de voir et de regarder avec profit toutes les pièces — il faudrait plusieurs jours —, je me suis attardée sur quelques détails seulement. Finesse inouïe. Précision. Patience. Il est vrai qu'ils avaient l'éternité devant eux.

*

De la ville de Caire en elle-même, je ne sais dire si elle est belle ou pas. Je sais seulement que d'après mes goûts, elle est plutôt quelconque. Immense et quelconque, terne, sans couleur, sans espaces verts remarquables. Les maisons et les choses semblent peintes en une seule couleur, celle du sable et des rochers. De temps en temps, on voit un mur couleur moutarde ou jaune, deux ou trois fenêtres vertes ou bleues. Il y a un mélange hétéroclite de l'ultramoderne (Hôtels Hilton, Sheraton...) et du traditionnel. Les maisons typiquement égyptiennes donnent l'air d'être inachevées : des barres de fer de constructions pointent sur les toits des maisons comme des antennes sans but, offrant un spectacle de désordre et d'inachevé. Le guide nous

apprend que les gens laissent leurs maisons dans cet état afin de pouvoir ajouter des étages supplémentaires lorsque leurs enfants, mariés, habiteront avec eux. Je m'attendais à voir des maisons blanches comme dans le sud de l'Espagne ou comme on en voit dans certains films... Mais non, elles sont quasi toutes de couleur de sable. Ce qui m'a cependant impressionné dans cette ville, ce sont les nécropoles. Pendant de longues minutes, nous en avons longé une de plusieurs kilomètres appelée « cités des morts » qui, à cause de la crise du logement, est « squattée » par des milliers de personnes. Stupéfiant !

*

La croisière est faite tantôt de la découverte de la vie quotidienne des riverains, tantôt d'émerveillement devant le spectacle du coucher du soleil ou du lever de la lune reflété sur le Nil. Jusqu'ici la nature, tout au long du Nil, ne varie pas beaucoup. Le paysage est cependant très beau. Depuis le Caire, la rive droite est dominée par de hautes montagnes de grès ou de calcaire, formant une chaîne escarpée de rochers nus, au pied desquels court une bande verte où s'étendent de vastes champs de maïs, de sorgho, des dattiers, des bananiers... À certains endroits, ces montagnes descendent jusqu'à toucher le Nil. À d'autres, on voit à leur pied de petits villages isolés, ou des agglomérations un peu plus importantes. Aussi loin que portent les yeux au-delà de ces formations, ils rencontrent des montagnes nues, désertes. Invariablement. C'est dans ces montagnes de grès de couleur sable que, depuis le Caire jusqu'au Sud, sont creusées d'extraordinaires tombes des pharaons et de leurs épouses, des nobles et des hauts fonctionnaires de différentes époques de cette histoire unique. La rive gauche, plate et régulière, offre, quant à elle, un spectacle légèrement différent. La bande verte y semble plus large et la végétation plus variée. On dépasse quelques agglomérations qui semblent importantes, vu le nombre de minarets qui s'y dressent. Des gosses nagent dans le Nil et nous saluent au passage. Sur le Nil lui-même, coulent, en touffes serrées, des jacinthes d'eau sans fleurs, dressant vers le ciel leur feuilles en forme d'entonnoir. La vie sur le bateau est agréable.

*

Sur le bateau. Le bateau El Tarek est à l'image du monde de la terre ferme. Une soixantaine de personnes de tous âges et de diverses origines sociales y sont réunis pour quinze jours de croisière. La plus jeune est un garçonnet de 6 ans, les plus âgées ont entre 65 et 70 ans. Nous sommes divisés en trois groupes, chacun avec un guide : deux groupes francophones dont un constitué des personnes voyageant par l'Agence de voyage Alliance (France) et deux autres voyageant par l'Agence Uniclam (Belgique), un groupe francophone et un groupe néerlandophone (avec un guide anglophone). Les tables du restaurant sont également réparties en trois quartiers.

Notre groupe, Uniclam francophone, s'appelle Ramsès. Notre guide est égyptien : ESSAM Hassan El Guedally. Ce groupe est le plus grand en nombre : environ trente personnes comprenant :

- plusieurs jeunes, garçons et filles parmi lesquels quelques « couples »
- des mères seules avec leurs grandes filles (entre 15 et 25 ans)
- femmes seules venues entre amies
- quelques familles avec enfants
- un père avec son fils
- une veuve d'une soixantaine d'années travaillant dans un musée connu
- des employés travaillant dans l'aéroport ayant reçu leurs titres de voyage en cadeau...

Toutes ces personnes réunies sur El Tarek sont venues chacune avec son histoire. Quand je n'ai plus envie de lire ni d'admirer le paysage, je m'amuse à observer les passagers, à les voir vivre et à les écouter. Les visites de sites sont aussi une bonne occasion d'observer des réactions et surtout d'entendre certaines réflexions.

*

Peu à peu, les caractères se révèlent, ceux qui se ressemblent se rapprochent, formant de petits groupes par affinités sociales, culturelles, intellectuelles, idéologiques ou autres.

« *Les syndics* » semblent avoir choisi une fois pour toutes la revendication et le combat comme l'unique moyen de donner sens à leur vie, sur terre comme sur eau : « Je suis contre, donc j'existe » semble leur unique devise. Alors, ils tapent du pied, crient contre le guide, protestent contre une proposition de programme, haranguent une foule invisible et appellent à témoin tout ce qui bouge autour d'eux : « Vous voyez, moi, je ne me laisse pas faire, moi ! », semblent-ils dire en regardant autour d'eux. Ils émettent des hypothèses sur les retards, sur le changement de programme, ils donnent des solutions radicales à des situations qui n'existent pas, mais qu'ils sont prêts à provoquer afin d'y appliquer leurs hypothèses. Que le guide explique : « il parle trop » ; qu'il nous laisse regarder nous mêmes : « il ne dit rien » ; qu'il entre dans les détails : « il traîne avec des explications » ; qu'il passe à l'essentiel : « il n'explique rien ». Pendant ce temps, le bateau avance. Imperturbable.

*

« *Les claustros* » souffrent de l'impression d'enfermement qu'on peut à certains moments éprouver sur le bateau, surtout lorsqu'on navigue sans interruption depuis deux jours. Le manque de contact avec la terre ferme les met dans un état proche de l'angoisse. Ils ne cessent de demander pourquoi on ne s'arrête plus pour faire des visites. Ils pensent que c'est un coup monté par le guide qui, paresseux, n'a plus envie de bouger. Ils menacent d'écrire à l'agence, non contre celle-ci mais pour accuser le guide. Celui-ci essaie d'expliquer. Mais « C'est faux ! Ces gens-là mentent tous ! ». Les modérés parmi eux reconnaissent : « Je savais bien que j'étais incapable de rester un jour sans rien faire, et que les croisières n'étaient pas faites pour moi. Maintenant, j'en ai la confirmation. J'ai envie de me cogner la tête contre le mur » ! Pendant ce temps, le bateau avance. Imperturbable.

*

« *Les accompagnateurs* ». Cela se lit sur leurs visages, ils sont venus accompagner leur conjoint(e) ou compagn(e)on. Ils ne sont pas contents, cela se voit. Ils ne sont pas présents. Ils ne voient rien. Ils n'ont rien vu. Rien ne leur plaît ni les intéresse. Le Nil ? « Le plus grand égout du monde ». Le paysage ? « Quelle monotonie ! » Les

Égyptiens ? « Je n'aime pas les Arabes. Je voulais aller en Indonésie. C'est ma femme qui a voulu venir ici. » Les conférences données par le guide ? « J'ai étudié tout ça en histoire à l'université, je n'apprends rien ». Le voyage en lui-même ? « Bof ! ». Et les sites visités ? « Cou-ci, cou-ça ! ». Parfois, ils restent enfermés dans leur chambre à lire des policiers anglais des années 60. En traduction. Les reflets de la lune sur l'eau, le tremblement des premiers rayons du soleil sur le Nil, le balancement des dattiers sous le vent, les hautes montagnes en grès, les oiseaux au-dessus des champs de sorgho ? Rien ! Tout cela ne leur dit rien !

*

« *Le commentateur* ». Confondus dans la foule, *le commentateur* s'arrange à la fois pour ne pas être repéré et pour être entendu par le plus grand nombre. Il ne se tient jamais au premier ni au dernier rang. Anonyme au milieu des visiteurs, il crache avec application de petits commentaires à propos de tout ce qu'il voit autour de lui ou entend du guide : « la paresse des gens qui sont assis sous les arbres au lieu de travailler » — notez qu'il est 13h et qu'il fait plus ou moins 50° de chaleur sous l'arbre en question — ; « la saleté de petits enfants jouant dans le sable » ; « l'intégrisme islamique qui oblige les pauvres femmes à s'habiller en djellaba ». Si, par miracle, le guide le convainc de la beauté d'une ou de l'autre tombe visitée : « Ce n'est pas possible que ce soit les ancêtres de ces fellahs (le ton !) qu'on voit assis-là, comme des zombies, qui aient réalisé ça ! Ils ne sont même pas capables de poser une pierre sur une autre. Juste capables de bailler et de s'étirer sous les dattiers... ». Tout cela est dit en jetant de petits coups d'œil furtifs dans le groupe, cherchant parmi les autres visiteurs un regard ou un sourire complices. Durant la visite des pyramides, à Guizeh, j'ai entendu un commentaire semblable : « Personne ne me fera croire que ce sont les ancêtres de ces gens (le ton) qui ont réalisé ces choses. Il y a eu sûrement un autre peuple, venu d'ailleurs, qui a construit tout ça et puis a disparu. C'est ma conviction ». Plus tard, le guide m'a dit qu'il avait tout entendu.

Un autre jour, dans le bus qui nous transportait vers un site, lorsqu'on traversait un village, j'ai entendu derrière moi : « À les voir comme ils sont-là, ce n'est pas étonnant qu'Israël ait gagné la guerre (1967, Nasser) en six jours, Ha ! Ha ! Ha ! ». Mais, notre commentateur a

tout simplement omis de poursuivre son commentaire en ajoutant qu'en 1972, Saddate avait repris le Sinaï en six heures. Ha ! Ha ! Ha ! Enfin, les pyramides de Guizeh se dressent en plein désert ! Une immense étendue de sable inhabité, où il ne pleut qu'une ou deux fois par an. On vient en car pour visiter le site et on repart. Sur le chemin du retour, mon voisin de siège me dit : « Je savais que ces gens n'étaient pas organisés ni développés, mais comme ça, je ne pouvais pas imaginer ! Vous avez vu ? Il n'y a aucun égout. Décidément, les pays arabes, ce n'est pas ma tasse de thé ». Aïe ! Une envie irrésistible de prendre mes jambes à mon cou me saisit. Mais pour aller, tout autour de nous, c'est le désert. Même pas un égout où verser une tasse de thé.

*

« *Les euro-ambulants* » déambulent sur le pont et dans le salon du bateau à la recherche de la Place Louise ou des Champs Élysées. Ils ont pris soin de mettre dans leur valise leur répertoire de préjugés et de laisser à la maison la courtoisie et le respect de leurs hôtes. Telle chose ne les intéresse que dans la mesure où elle leur offre un côté à dénigrer, à détruire. La différence n'est intéressante que quand l'Europe détient la part valorisante. En cela, les euro-ambulants rejoignent quelque part *les commentateurs*. Ces enfants si beaux, avec leur peau basanée et leurs cheveux couleur de cuivre ? « Comme ils sont sales, ils ne se lavent jamais ! » Comme la tortue, ils voyagent avec l'Europe sur le dos et s'y réfugient dès qu'apparaît la moindre différence. Traduire : « comment ces gens osent vivre autrement que nous, chez eux ?! ».

Ce qui est effarant chez les euro-ambulants, c'est l'absence totale de la capacité de raisonner par analogie. « Imaginez, nous raconte une habituée de croisière sur le Nil, il y a deux ans, je suis venue pour visiter le temple de Dendarah. J'avais emporté de Belgique un sac plein de poupées barbie (sic !) pour distribuer aux petites filles. En passant par un village, j'ai donné des poupées aux enfants qui jouaient devant une maison. Soudain, j'ai entendu une voix d'homme qui criait, fâchée sur les enfants. J'ai vu venir un homme faisant des gestes de colère. Il arrache les poupées des mains des enfants, les jette par terre, les écrase de son pied et jette les restes dans le Nil. Les petits

vêtements suivent le même chemin. Les pauvres petites, elles n'avaient rien comme jouets ! »

Si cette personne avait imaginé un seul instant une Égyptienne arrivant à Wavre, habillée en djellaba et voilée, et qui se met à donner aux enfants des poupées égyptiennes (en djellaba et voilées) sans demander aux parents s'ils étaient d'accord ou pas, elle n'aurait jamais raconté son histoire, surtout en la terminant par « les pauvres petites, elles n'avaient rien comme jouets ! ». Car en réalité, c'est elle qui n'avait pas « vu » que ces petites n'étaient pas malheureuses et qu'elles avaient leurs propres poupées, en djellaba et voilées...

*

« *Les mères* ». Elles ont passé leur séjour sur le bateau à chercher leurs enfants, que ceux-ci soient grands ou petits : « Jennifer était avec votre fille, Madame ? » ; « Mais où est-ce qu'elle est encore passé, Laura ? » ; « Cette fille m'énerve, elle ne tient pas en place » ; « Sarah, tu n'as pas vu Gaëlle quelque part ? » Ça, c'est moi.

*

Bref, la croisière va se poursuivre dans ce style qu'au retour.

© *CFN. Tous droits réservés*